

# ROCK & FOLK

RED HOT CHILI PEPPERS LE RETOUR / EMINEM TUERIE OU ARNAQUE ? / TOOL METAL PROG  
LYON VILLE EN DUB / GIRLS AGAINST BOYS, CHOKEBORE GRUNGE PAS MORT /  
OZZY OSBOURNE MIEUX QUE LE LOFT / LEURS DISQUES A EUX LES COLLECTIONNEURS

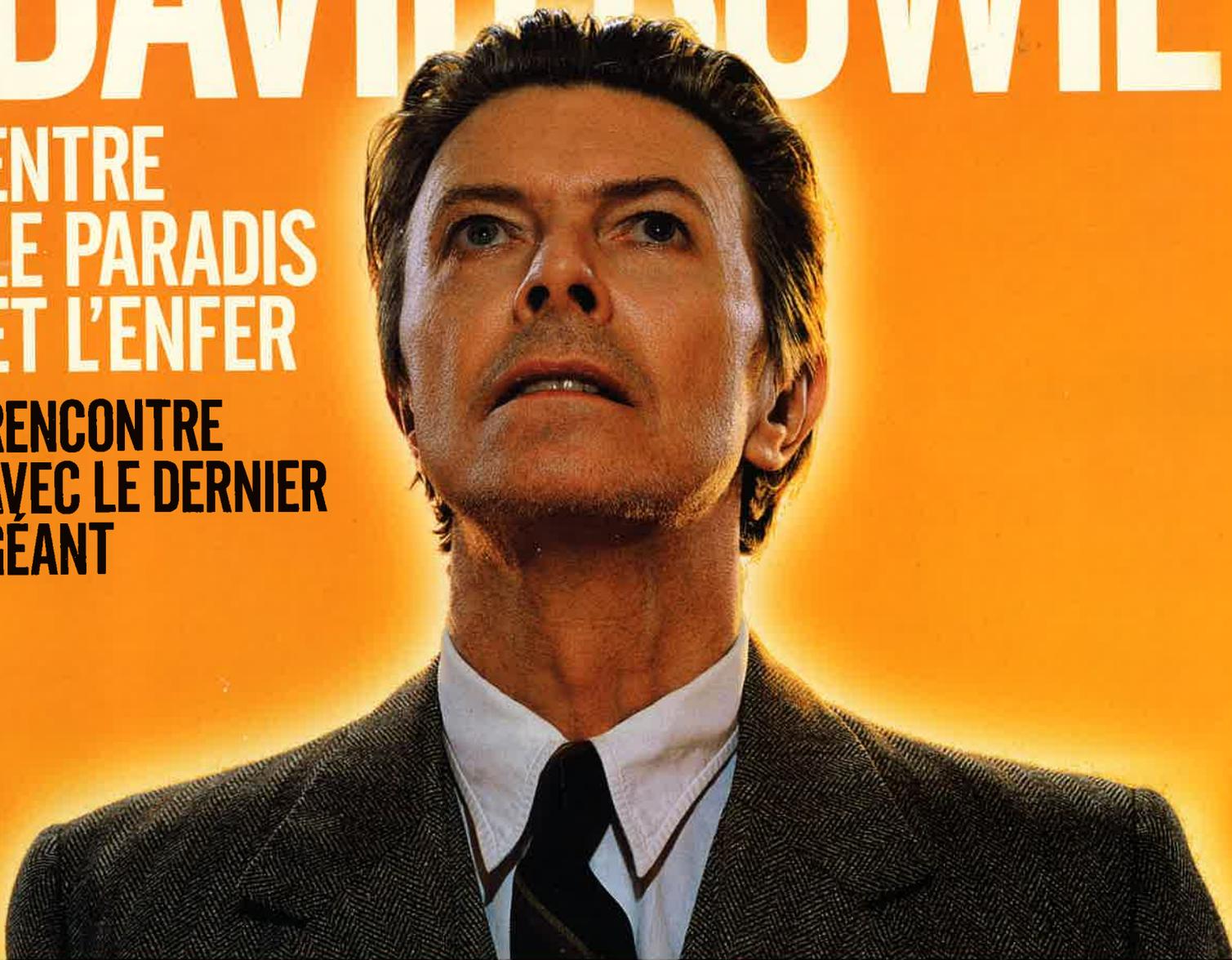
N°419 / 4,5 € / MENSUEL L 19766 - 419 - F: 4,50 €  
JUILLET 2002  
DOM 4,88 € / BEL 4,96 € / CH 5,275  
LUX 4,96 € / PORTUGAL CONT. 5,49 €  
CAN 6,95\$CAN  
www.rocknfolk.com



**FESTIVALS : DEMANDEZ LE PROGRAMME !**

# DAVID BOWIE

ENTRE  
LE PARADIS  
ET L'ENFER  
RENCONTRE  
AVEC LE DERNIER  
GÉANT



“Ma plus grande influence vient de la SURF MUSIC” JOHN FRUSCIANTE

# RED HOT CHILI PEPPERS

Début juillet, “By The Way”, le nouvel album des pois sauteurs californiens, débarque. Avec un peu d'avance, Rock&Folk est allé à la rencontre d'Anthony Kiedis, Flea, John Frusciante et Chad sur leurs bases, à Los Angeles. Les attachés de presse ont beau hurler et les toxicomanies refaire surface, ces quatre vétérans du rock fusion parlent avec autant de passion de Joy Division et surf music que de Marcel Duchamp. Et si le groupe le plus cool du monde était un quatuor de survivants ?

Santa Monica, 3rd Street Promenade, il est onze heures du matin. Alors qu'on traîne un peu en attendant de découvrir “By The Way”, le nouvel album des Red Hot Chili Peppers, on observe les alentours. Sous les néons sales de la grande roue qui surmonte les stands à hot dogs de la jetée, les BMX, les rollers et les skateboards se bousculent un peu. Les premiers spectateurs du film “Spider-Man” pénètrent le multiplex en ordre tandis que les vendeurs de cassettes techno, les jongleurs de rue, les chanteurs latino et les clodos habitués du coin débattent leurs petites affaires pour une journée à essayer de captiver l'attention des passants et de leur grappiller quelque dollar. Un petit vent froid fait rentrer les mains dans les poches et relever les cols. “Dieu est parti en voyage d'affaires”, mugit Tom Waits dans notre casque, comme un damné en sursis. En traînant ici en ce matin de printemps, dans cette ville immense où même les anges ne sauraient plus où se poser, on ne peut qu'être d'accord. La Californie ne changera sans doute jamais. Tant mieux. Cette Californie, depuis les plus poignantes extravagances de Brian Wilson jusqu'aux convulsions du hardcore primal de Black Flag,

depuis les invectives de Tupac jusqu'aux subtils entrelacs de Randy Newman, a inspiré les plus intenses talents de la pop contemporaine. Mais il est à peu près évident qu'aucun groupe n'incarne mieux la Californie, et plus précisément Los Angeles, que les Red Hot Chili Peppers. Corps d'athlètes, belles gueules cassées, tempéraments destructeurs, talent fou, naïveté sincère et sensibilité à fleur de peau, ils sont l'incarnation de la beauté et de l'absurdité de leur environnement, de beaux garçons musclés qui oscillent entre machisme débile et tendresse féminine, entre ascétisme d'ex-addict et rechutes régulières dans la toxicomanie rampante, entre néo-spiritualité de magazine et touchant attachement à l'amitié qui les lie depuis vingt ans. Une nouveauté cependant est apparue dans le groupe depuis le formidable succès de “Californication”, l'album de 2000 qui les a vus renouer avec le succès et, ce n'est sans doute pas un hasard, avec leur guitariste John Frusciante. Aujourd'hui, “By The Way” confirme que “Californication” n'était pas un coup de bol mais bien le pont vers un nouveau rivage, plus serein, plus mélodique, plus expérimental aussi. Surtout, il est le résultat de la vision cosmique et fissurée de Frusciante. Sous ses cheveux bleu électrique, Flea, bassiste prodige et point d'ancrage du

groupe, confirme : “ ‘Californication’ était un pont vers autre chose, d'accord. Mais c'est le cas de tous les disques que nous avons enregistrés. Sauf ‘One Hot Minute’, parce que c'était un autre groupe sur ce disque, ça ne compte pas. Ce n'était pas les Chili Peppers. Avec John dans le groupe, c'est tout autre chose. De ‘Blood Sugar Sex Magik’ à ‘Californication’, il y a tout un parcours, et de même entre ‘Californication’ et ‘By The Way’.” Echappant à l'enfermement dans l'image cartoon qu'on peut avoir d'eux, les Red Hot Chili Peppers vivent aujourd'hui une vraie renaissance. Flea : “Quel que soit l'artiste, s'il commence à se répéter, il devient une parodie de lui-même, un cartoon, comme vous dites. Le seul remède, c'est l'envie de changer et d'aller dans de nouvelles directions. Je pense que c'est quelque chose qu'on acquiert avec le temps, la restreinte. C'est comme apprendre de ne pas coucher avec n'importe quelle fille qui passe. On apprend que le sexe est une connexion cruciale entre deux individus et qu'il faut que cette rencontre ait un sens. Il est plus exaltant de faire l'amour avec quelqu'un qui compte plutôt que de sauter tout ce qui bouge. Quand j'avais vingt ans, je niquais tout le temps, c'était tout ce que je voulais faire : niquer. Mais en prenant son temps, en apprenant

Flea, John Frusciante, Chad Smith et Anthony Kiedis.

# “Le SEXE est une connexion cruciale entre deux individus”

la restreinte, on découvre une autre vision des choses. C'est la même chose dans la musique. Au lieu de chercher à impressionner mon monde avec des tas de notes, j'ai voulu chercher à servir les morceaux plutôt que de m'en servir pour montrer combien de notes je peux jouer.”

## Frusciante, pub vivante contre l'héroïne

Tout comme les Beastie Boys incarnent depuis vingt ans une certaine idée de New York, les Chili Peppers incarnent une certaine idée de la Californie. D'ailleurs, la comparaison ne s'arrête pas là car, avec “By The Way”, les Chili Peppers affirment un nouvel attachement à des valeurs vaguement spiritualistes post-new age pas éloignées du bouddhisme chic de la bande à Adam Yauch. Quelque chose que Flea confirmera à longueur d'interview en martelant des mots comme “spiritualité”, “paix intérieure” ou “sérénité”. Musicalement, le groupe renforce la direction prise avec “Californication” il y a deux ans, vers un soft-rock rempli de ballades accrocheuses et des toujours amusantes réflexions super intenses d'Anthony Kiedis sur la vie et l'amour. Un Kiedis qui traîne sa petite carcasse dans les couloirs de l'hôtel, fraîchement débarqué de cette puissante Harley qui semble être le dernier reliquat de ses excès de rock star, oubliés au profit d'une sérénité durement acquise. Et largement documentée dans les paroles parfois naïves de “By The Way”. C'est comme si les anciens casse-cou du funkcore avaient collectivement décidé, en accord avec le reste de leurs congénères californiens, de se trouver une rédemption bien commode mais définitivement en rupture avec les tempéraments de débauchés olympiques qu'on leur prêtait. Par contraste avec la beauté sobre de Kiedis et la rigueur des traits de Flea, voire même avec la bonne bouille honnête de paysan du midwest du batteur Chad Smith, John Frusciante est leur opposé polaire. Si ceux-ci sont le mât, le gouvernail et la figure de proue du navire RHCP, le guitariste est son immense voile blanche, la majestueuse toile sonore qui entraîne le groupe au gré de son inspiration. Dépenaillé, barbu, la chair de ses bras dévorée par l'abus de substances opiacées, Frusciante est une pub vivante contre l'héroïne. Comme souvent chez les ex-tox, il ne s'embarrasse pas du décorum qui compose la plupart des conversations humaines mais va droit à l'essentiel, laissant ses phrases s'entraîner les unes après les autres, filant d'une idée à l'autre. Par-dessus tout, même son manifeste talent de guitariste, Frusciante est doté de cette rare qualité : une vision. L'envie de trouver dans la musique une texture, une richesse modale, sonore, la recherche d'harmonies inédites et de sensations uniques. Le disque tout entier se ressent comme un tableau impression-

niste, fait de touches de couleurs éparées, dissimulant son évidente maîtrise technique derrière une approche empirique, souple, dynamique. C'est sans hésiter que les autres membres du groupe, Flea le premier, reconnaissent que “By The Way” est avant tout le résultat du travail de leur guitariste. John Frusciante : “Je pense beaucoup en termes de textures sonores. L'équilibre des éléments devient une sorte de collage sonore dans lequel divers éléments viennent se répondre l'un à l'autre. Mon approche de la musique a été influencée par le fait que j'ai passé une bonne partie de ma vie à peindre et à ne penser qu'à la peinture. J'ai également développé une vraie passion pour les synthétiseurs modulaires des années 70. Le son, les éléments du son et leur matière sont aussi importants pour moi qu'une suite d'accords ou un riff. Je peux passer des soirées entières à découvrir les fonctions d'un synthé analogique et, le lendemain, jouer de la guitare avec une toute nouvelle approche, influencée par ce que j'ai fait la veille.”

## Depuis le début, Flea tient la barque

L'album est tout frais. Tellement frais que, en ce lundi matin, nous n'avons droit d'écouter que onze des quinze morceaux qui le composent. Et parmi ceux-là, la moitié n'ont que des titres de travail. Pas facile, donc, de se repérer dans son interview avec des chansons intitulées “the fast song”, “the ska song” ou “epic song”. Mais la terreur du piratage et de la propagation de la musique par MP3 est telle que la maison de disques n'a pas voulu diffuser la moindre note avant le matin précédant l'interview. Pire, la peu souriante envoyée de la maison de disques frise l'apoplexie lorsqu'elle découvre qu'un des journalistes (avouons-le, l'auteur de ces lignes) s'est permis de toucher les précieux CD-R et de les enfiler dans le lecteur, dévoilant un morceau, “Time”, qui n'est pas prévu sur l'album. “Vous n'étiez pas censé entendre cette chanson”, grognet-elle. Elle essuie une royale indifférence de la douzaine de journalistes de toute l'Europe se bousculant dans la jolie suite d'hôtel mise à leur effet, gribouillant les impressions diverses que leur procurent “By The Way” et prenant bien soin de noter que la pochette a été composée par Julian Schnabel, tout en sirotant des soft drinks ou des thés herbaux (l'alcool étant, nous sommes en Amérique, définitivement proscrit). Une ambiance finalement proche de l'atmosphère entourant les Red Hot Chili Peppers, définitivement assagis après les désastres à répétition qui ont émaillé leur carrière. La mort de leur premier guitariste Hillel Slovak, la descente aux enfers opiacés de son successeur John Frusciante, les dérapages dans l'héroïne du chanteur Anthony

Kiedis, l'enfermement dans la folie de leur premier batteur Jack Irons, les accidents de voiture, de moto et de snowboard, la présence durant un album du calamiteux Dave Navarro, la progressive et douloureuse rédemption de Frusciante auraient eu raison de n'importe quel autre groupe. Mais non. Alors que la plupart de leurs congénères des années 90 se sont dôiturés dans l'autoparodie, le bavardage, la mégalomanie, la paresse ou la mort — est-il besoin de les citer ? Pearl Jam, Stone Temple Pilots, Guns N'Roses, Nirvana, Alice In Chains, Nine Inch Nails, n'en jetons plus — les Chili Peppers publient consécutivement les deux meilleurs albums de leur longue carrière, “Californication” en 2000 et “By The Way” aujourd'hui. Leur présence aujourd'hui est probablement imputable à la personnalité électrique et exaltante de Flea, unique îlot de relative santé mentale dans un maelström émotionnel. Flea est un type étonnamment sympathique, un farfadet aux cheveux bleus dont les yeux d'un bleu aveuglant sont les puissants aimants d'une personnalité magnétique. Infailliblement courtois et apparemment sincère, Flea tient la barque RHCP depuis le début, contrôlant les écarts de conduite, les départs divers, les deuils et les accidents avec une sagesse et une sérénité de moine bouddhiste, une orientation religieuse qui d'ailleurs ne lui est pas étrangère. Flea : “Personnellement, je n'ai plus à prouver à tout le monde que je suis le motherfucker le plus sauvage sur terre (rires). Désormais je peux aller à la source de ma musique à l'intérieur de moi-même et je découvre que, quand j'y arrive, à cette source, je suis plus sauvage que jamais. Je veux que, pour nous, chaque jour soit le meilleur jour de notre carrière, que chaque matin on se réveille avec de nouvelles idées, de nouvelles envies, pas seulement musicales mais émotionnelles et spirituelles. Si nous n'avions pas le courage de faire face aux changements et à la douleur qu'ils représentent parfois, nous ne serions pas capables d'évoluer en tant que groupe. Tant que nous accepterons les changements humains, nous accepterons les changements dans le groupe, et c'est le seul moyen pour que ce soit toujours excitant.”

## C'est intéressant que vous pensiez à Joy Division

Avec des guitares acoustiques omniprésentes, des guitares électriques d'une délicatesse cristalline et des harmonies vocales proprement cosmiques, “By The Way” renoue avec un pan de la musique californienne qui avait échappé aux Chili Peppers. Opérant un voyage mental partant du Sunset Strip et ses clubs branchés, le groupe a trouvé le chemin de Laurel Canyon, patelin reclus dans lequel il y a vingt ans s'étaient retrouvés David Crosby, Stephen Stills, Graham Nash & Neil



(photo Carole Epineite)

## 4 juin, Olympia (Paris)

Enorme attroupement ce 4 juin pour le mini concert privé devant 2000 privilégiés (médiats et gagnants de divers jeux radio). Petit cafouillage habituel à l'entrée mais rien de méchant et la fine pluie n'a dérangé personne. On attendait Di Caprio, certains sont sûrs de l'avoir vu avec sa casquette, très discret. Ophélie W. et Virginie Despentès, Bertignac, Aubert, étaient également dans la foule ! Nos quatre excités se sont pointés à 20h45 tapantes. Flea, tignasse bleue et Anthony sautillants comme des gosses et d'entrée torsés nus. Démarrage dopé avec le single “By The Way” évidemment. Pas de problème pour le public déchaîné sur les tubes “Other Side” et autres “Scar Tissue” ou “Give It Away” par contre, réaction beaucoup plus calme pour les morceaux que nous découvrons tous : “I Could Die For You”, “Don't Forget Me”, “Midnight”... La tension est quelque peu redescendue avouons-le. Les fans des Ramones ont du faire la tronche sur la version ratée d’“Havana Affair” bien que le quator se soit rattrapé sur “Search & Destroy” des Stooges ! Frusciante en a fait des tonnes. Au final, un show pas forcément mémorable, mais c'est là qu'il fallait être, non ? YAZID MANOU

# “Je n’ai plus à prouver que je suis le MOTHERFUCKER le plus sauvage sur terre” FLEA

Young, l'élite du country-rock, pour pousser plus haut encore les envolées des Byrds. Flea : “J’adore Crosby Stills Nash & Young (rires) ! C’est vraiment John qui voulait jouer de la guitare acoustique et faire des harmonies vocales. Je le voyais, à chaque chanson, imaginer quelles harmonies il pouvait ajouter. Il était inspiré.” La chanson la plus passionnante du disque est, pour l’instant, une étrange mélodie qui, lors de l’écoute de l’album une heure avant l’interview dans la suite adjointe celle du groupe, n’avait pas encore de titre. Une jonction entre tendresse folk et bravoure rock’n’roll par-dessus une basse angulaire façon Joy Division. “Ah, c’est ‘Venice Queen’. Ça parle d’une femme qu’Anthony connaissait bien, qui aidait les gens de son quartier et qui est morte l’an dernier. On a décidé du titre il y a une heure. Au départ, cette chanson s’intitulait ‘Le Chef-d’Œuvre Épique de John’, parce qu’elle comporte tellement de parties différentes. John avait des tas de bouts de guitare qu’il a collés ensemble. Il voulait créer des atmosphères à partir de synthés analogiques et des effets de guitare étranges et il les a tous assemblés sur ce morceau. C’est intéressant que vous pensiez à Joy Division, parce qu’en tant que bassiste, je suis revenu à Joy Division peu de temps avant l’enregistrement du disque. L’influence de ce groupe sur moi est

immense. John et moi avons même fondé un groupe tribute à Joy Division. On a donné quelques concerts récemment.” John Frusciante : “‘Venice Queen’, on a vraiment mis bout à bout des trucs que j’avais apportés en répète avec ma guitare acoustique. Au début de cet album, j’écoutais beaucoup les Damned et je voulais retrouver le style de Brian Jones, faire des guitares vraiment punk, tout en coups de médiator vers le bas. Rick Rubin n’en a pas voulu, il m’a poussé dans une autre direction. Je comprends son point de vue, le son du disque est plus riche, plus coloré. Mais c’était énervant, à chaque fois que j’introduisais un bout punk sur une chanson, il me demandait de le changer. Mais ses remarques étaient pertinentes. Quand je joue de la guitare, ce n’est pas quelque chose que j’improvise sur le moment. C’est toujours mûrement réfléchi, quelque chose qui combine des éléments disparates ou l’appropriation de deux styles distincts. C’est mathématique, comme un jeu d’échecs.” Animé par une flamme intérieure dévorante, Frusciante est un impressionniste de la guitare, créateur d’un style unique qui nourrit le groupe de sa recherche permanente. John Frusciante : “A part George Harrison, John McGeogh de Siouxsie & The Banshees, Matthew Ashman de Bow Wow Wow et Bernard

Sumner de Joy Division, je n’ai pas vraiment été influencé par beaucoup de guitaristes. Ma plus grande influence vient de la surf music. Il y avait quelque chose, une étincelle dans cette musique que je ne retrouve pas ailleurs.” Mais qu’il a cherchée dans d’autres disciplines, comme la peinture. “J’avais besoin d’admirer d’autres gens que les musiciens que j’avais aimés étant même. Tous se sont, à un moment, heurtés à un mur. La plupart en sont morts, d’ailleurs (rires). Mais tous ont perdu l’étincelle. Je voulais apprendre à me renouveler en étudiant Marcel Duchamp, qui s’est toujours mis dans des situations inattendues, ou Leonard de Vinci qui a toujours eu faim d’apprendre, de maîtriser de nouvelles disciplines. Aux deux pôles opposés, ces deux artistes se sont répondus. Duchamp a détruit l’art traditionnel que de Vinci a permis d’établir. C’est comme s’ils étaient une seule et même personne.” Surf music et déconstruction artistique, où ailleurs qu’en Californie pourrait-on trouver quelqu’un qui trouve cohérente cette association d’idées ? Dans cette tentaculaire agglomération nommée la Cité des Anges, on a désormais la certitude d’en avoir rencontré un. ★

NIKOLA ACIN

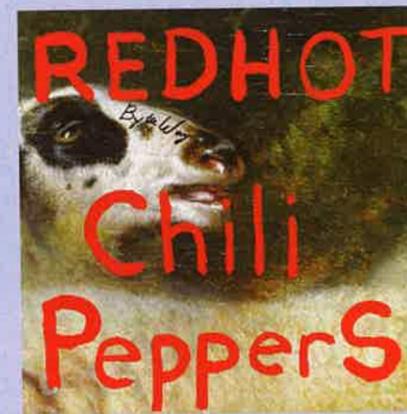
CD “By The Way” (Warner)  
sortie le 8 juillet

## RED HOT CHILI PEPPERS “By The Way”

Warner

Trois ans déjà depuis la grosse claque de “Californication”, qui avait annoncé un virage chez les Red Hot Chili Peppers, avant de devenir un classique au fil des mois. Comme un gamin acteur devenu jeune premier sans passer par la case acnée, les agités insolents ont (re)joint la cour des très grands, déjà squattée grâce à “Blood Sugar Sex Magik”. Pas évident donc de pérenniser ce succès. Ni de découvrir “By The Way” dans des conditions, hum, difficiles.

Le Plaza Athénée, coupe de champagne en main, n’a rien du baigne mais ne permet pas de faire subir quelques tests au disque. Comme l’écoute au casque, celle en boucle pour s’en imprégner et celle du stepper à la gym pour voir si la musique fait oublier les muscles. En prime, l’album n’est pas séquencé et il y manque deux titres. La première mesure du single, “By The Way”, rassure. On reconnaît le son et la patte de Rick Rubin. Les tatoués combinent la furie des débuts aux harmonies des Peppers matures. Autres standards RHCP, “Minor Thing”, quand Flea calque son jeu élastique sur le débit dopé de Kiedis et “Throw Away Your Television”, tout en percussions martelant le message simpliste adressé aux shootés à la boîte à images. Après les antidotes au surnom de Chili Pères brandi dès qu’ils baissent d’un ton, l’album part dans une succession de nouvelles directions. On imagine les Californiens bouffant du cactus hallucinogène à Tijuana pour



composer “Cabron” et “On Mercury”. La première se situe entre Manu (Chao) et Mano (Negra), la seconde du côté du ska latino. On ne les attendait pas plus déguisés en Cure pour “Warm Tape”, embarquée new wave au synthé réjouissant joué à deux doigts, manuel du débutant en main. Pour “Universally Speaking”, on flaire le single et exige que le gang se déguise en girl group des sixties dans sa vidéo. Ça lui apprendra à piller les chœurs, les clochettes et les percussions de Phil Spector. Violons et hullements de chauve-souris ouvrent “Midnight”, mais terrifiés à l’idée de se transformer en Queen s’ils poursuivent dans la théâtralité, les garçons ne se lâchent pas assez. On pardonne à cause du joyau “Venice Queen”. L’intro se prolonge, installe

l’ambiance avant que Kiedis n’entre en scène. Paroles réflexives et chant urgent, la tension monte, jusqu’à la cassure brutale. Changement de cap, les guitares s’emballent, les couches sonores s’empilent — une constante sur un album mille-feuilles débordant de détails et d’harmonies vocales. Le groupe déverse assez d’idées pour quatre chansons au moins. On passe sous silence deux ou trois ballades gentillettes mais pas à la hauteur. L’alchimie retrouvée sur “Californication” explose ici. Le groupe joue et compose à quatre. La guitare fluide de Frusciante s’enroule autour de la basse de Flea plus discrète que par le passé. Il faudra des dizaines d’écoutes pour faire le tour des trésors de “By The Way”. Fans de la première heure et convertis récents devraient y trouver leur bonheur et être, comme nous, frappés de Pepper’s Addiction.

ISABELLE CHELLEY